



**La RUE des femmes**

Redonner un sens à la vie

**ÉTAT DE SITUATION**  
**DE**  
**L'ITINÉRANCE DES FEMMES**  
**À**  
**MONTRÉAL EN 2011**

**Les différents visages**

**de**

**l'itinérance au féminin**

*Montréal, août 2011*

## Introduction

Il y a une diversité de profils et de trajectoires qui conduisent les femmes à la rue. Celles-ci peuvent être jeunes, vieilles, immigrantes, autochtones, avec ou sans enfant. Elles sont nées en ville aussi bien qu'en région rurale. Elles proviennent des couches populaires, mais aussi des milieux plus aisés.

On devient sans-abri par manque de choix. Le dénominateur commun à la précipitation de ces femmes dans l'état d'itinérance est la maltraitance et la négligence – physique, mentale, sexuelle – vécue souvent dès la tendre enfance. La maladie mentale, la toxicomanie et toute autre forme de dépendance sont des mécanismes de survie à la détresse extrême causée par l'horreur de l'abus et de la violence.

Le présent document dresse l'état de situation de l'itinérance au féminin en 2011, tel que vu et vécu par *La rue des Femmes* (LRDF), un organisme à but non lucratif créé à Montréal en 1994. Sa mission est d'aider les femmes en état d'itinérance et en grande difficulté à survivre et à se reconstruire en les outillant afin qu'elles reprennent contact avec elles-mêmes et qu'elles retrouvent leur estime de soi et leur santé relationnelle.

### Une expertise issue du terrain

*La rue des Femmes* est une communauté d'inclusion. Ni un refuge ni un gîte, c'est un milieu de vie, un lieu de guérison et de réadaptation pour les femmes en état d'itinérance.

Pour notre organisme, sortir de façon durable les femmes de la rue passe obligatoirement par le soutien, la guérison et la reconstruction du lien à soi et aux autres dans un environnement stable. Car il faut savoir que la majorité des femmes en état d'itinérance ont été abusées physiquement, sexuellement ou mentalement, et ce, dès la tendre enfance, et par la suite, elles ont souvent été rejetées à tous les cycles de leur vie avant d'aboutir à cet état de désorganisation qui les a menées à l'état d'itinérance.

Nous donnons des services à plus de 500 femmes différentes par année, dont une centaine hébergées à court et à moyen terme. En plus des repas gratuits<sup>1</sup>, du comptoir vestimentaire et de la buanderie, nous offrons un ensemble de services qui favorisent la reconstruction de soi, la réadaptation et la réintégration à soi et à la communauté. Nous parlons ici de services d'écoute, de soutien et de suivi socio-thérapeutique, d'activités de réadaptation et d'accompagnement.

Son expérience terrain, sa vision de même que ses travaux de réflexion font de *La rue des Femmes* un observatoire privilégié pour connaître et faire comprendre le phénomène de l'itinérance des femmes et pour proposer des façons de lutter plus efficacement contre ce phénomène.

---

<sup>1</sup> Plus de 40 000 repas par année

## Quelques faits d'histoire de l'itinérance au féminin

En 1932, Yvonne Maisonneuve s'installe dans un appartement de la rue Fairmount, à Montréal, où elle accueille d'abord des jeunes filles sans ressources confrontées à la dureté de la ville et à la crise économique qui a suivi le krach boursier de 1929. C'est la naissance de l'organisme *Le Chaînon*, le premier foyer d'accueil pour jeunes filles.

Au fil du temps, des maisons d'hébergement ont été mises en place par des femmes de vision, laïques ou religieuses, qui ont senti la nécessité de sortir les femmes de la rue le plus rapidement possible. Ces visionnaires ont compris l'importance de soustraire les femmes du danger que représente la rue en raison de leur grande vulnérabilité. Elles ont donc créé des maisons d'hébergement qui les mettent à l'abri 24 heures sur 24, 7 jours sur 7.

*La rue des Femmes* est née de cette mouvance et dans cet esprit c'est-à-dire de protéger les femmes des dangers de la rue. Nous avons mis sur pied la Maison Olga en 2002, qui comprend 20 chambres et un centre de jour où, seulement pour la dernière année, on a compté 18 769 présences, soit plus de 60 femmes différentes chaque jour. En 2006, nous avons ouvert le Centre Dahlia, qui comprend 12 studios pour des séjours allant jusqu'à deux ans.

Les structures d'accueil mises sur pied par des femmes visionnaires ont, par le passé, contribué à ce que les femmes en difficulté ne se retrouvent pas à la rue. Mais, aujourd'hui, le portrait de l'itinérance au féminin s'est grandement modifié. Le nombre de femmes en état d'itinérance croît d'année en année et les maisons d'hébergement ne réussissent plus à répondre à la demande.

À *La rue des Femmes*, non seulement il a fallu installer des lits d'urgence pour répondre aux besoins pressants des femmes afin de leur éviter de dormir dans la rue, mais il a aussi fallu augmenter la durée de séjour des femmes dans nos unités d'hébergement.

## Portrait de la femme en état d'itinérance

La femme en état d'itinérance n'est pas seulement celle sans domicile fixe qui erre et quête dans les rues, dort dans les parcs et autres lieux publics ou fait appel aux services d'hébergement et de soupes populaires pour survivre. Ce n'est là que la face visible de l'itinérance au féminin.

C'est aussi celle beaucoup moins visible, mais tout aussi désemparée, qui n'a plus les moyens de s'offrir un domicile fixe. Elle peut loger temporairement chez un parent ou une connaissance, un motel, parfois chez un homme en échange de faveurs sexuelles ou même un proxénète qui la force à la prostitution. C'est sa façon d'éviter les risques de la rue pour sa sécurité.

C'est ce que nous appelons l'itinérance invisible qui conduit à l'itinérance visible. Il s'agit d'un phénomène bien réel, mais bien difficile à évaluer. Cette itinérance invisible est à notre avis aussi importante que l'itinérance visible. Elle est aussi beaucoup plus présente chez les femmes que chez les hommes. La rue des Femmes en est témoin lors des demandes qui lui sont adressées au moment où les femmes expriment leur détresse.

## Évolution de l'itinérance au féminin tel que vécu par La rue des Femmes

L'ampleur globale du phénomène de l'itinérance chez les femmes demeure difficile à mesurer puisqu'elles ne se retrouvent pas nécessairement dans la rue ou dans les maisons d'hébergement. Nous pensons donc qu'on sous-estime largement le nombre de femmes dans cette situation plus que précaire.

À la différence des hommes qui démontrent une aptitude à se regrouper ou à vivre en groupe, les femmes de la rue cherchent plutôt à s'isoler et à passer inaperçues. Elles sont souvent difficiles à repérer dans le tissu urbain. Leur réflexe d'isolement s'explique par la peur et la méfiance qu'elles ont envers les autres, ainsi que la honte et la perte d'estime d'elles-mêmes.

Les lieux d'accueil que sont les grands refuges ne sont pas très bien adaptés à leurs besoins. Les femmes évitent ces endroits, à plus forte raison s'ils sont mixtes. De même, elles sont méfiantes des grandes institutions et ne sont pas portées à se prévaloir des services de soutien psychologique avec carnets et horaires de rendez-vous.

En fait, nous refusons de plus en plus de demandes d'hébergement<sup>2</sup> et nous connaissons un débordement systématique de nos trois lits d'urgence, et ce, à longueur d'année. Refuser de loger une femme en détresse, c'est sans doute la décision la plus difficile à prendre pour une intervenante. Malheureusement, nous devons refuser de plus en plus de demandes.

Le nombre de femmes qui se présentent quotidiennement au centre de jour est un autre indice révélateur de la croissance de l'itinérance au féminin. Avec ses 18 769 présences en 2010-2011, nous avons enregistré une augmentation de 9 % par rapport à l'année précédente et c'est 25 % de plus que l'année 2007-2008. Depuis sept ans, la croissance a été constante chaque année.

L'aspect vestimentaire fait partie de la survie d'une femme en état d'itinérance. Elles tiennent à être vêtues convenablement sans être démodées. La propreté est aussi un souci. On ne se surprendra pas de voir le taux d'utilisation élevé du comptoir vestimentaire (friperie) — plus de 30 000 dons de vêtements par an — et de la buanderie de notre organisme. Ce comportement des femmes contribue à leur invisibilité comme itinérantes.

### Les dangers de la rue

Les femmes qui se retrouvent à la rue ont beaucoup plus de probabilités de se faire agresser que les hommes (vingt fois plus que toutes les autres femmes). Leur vulnérabilité en fait des proies pour les gangs de rue, les proxénètes et les prédateurs sexuels. Les risques d'agressions sexuelles sont élevés, elles peuvent être brutalisées, violées, volées, harcelées. La rue les terrorise, c'est donc que lorsqu'elles ont épuisé toutes leurs ressources, même de vivre dans des milieux violents, qu'elles y aboutissent.

En plus du danger, la rue est marquée par la précarité et l'extrême pauvreté. Chaque jour, les femmes itinérantes doivent s'organiser pour manger, se laver, dormir et se protéger. Toutes ces conditions de vie font en sorte de les enraciner dans l'exclusion et la marginalisation. Ces femmes sont extrêmement fragiles. Comme elles se cachent, personne n'est témoin si elles

---

<sup>2</sup> Le nombre de refus d'hébergement à LRDF en 2010-2011 a été de 3 654, soit 18 % de plus que l'année précédente.

sont attaquées. Elles ne portent pas plainte à la police si elles sont agressées. Elles sont trop souvent terrorisées et elles ont aussi peur de la police.

La vie de ces femmes est difficile. Elles sont dans la rue sans aucune protection et donc extrêmement vulnérables aux abus et aux violences de toutes sortes. Nous avons été malheureusement témoin de plusieurs incidents. Un été, une femme courait nue vers *La Rue des Femmes*. En psychose, le sang coulant sur ses jambes. Les policiers ont dû faire appel à des femmes policières pour l'approcher puisqu'il était impossible pour eux de le faire. La femme hurlait et fuyait à leur approche. Elle a été amenée à l'hôpital par la police.

Une femme entre en crise durant la nuit, elle avait été sodomisée et elle était couverte d'ecchymoses. Une autre se présente en sang, elle avait reçu des coups à la tête. Cette même femme a été à nouveau sauvagement attaquée. Voulant la voler, un homme l'a gravement frappée à la tête avec une bouteille.

Pour s'abriter et ainsi se soustraire de la rue et gagner un peu d'argent, certaines femmes se prostituent. Elles le font souvent à leurs risques et périls. Ces femmes entrent chez nous en état de crise, parce que la nuit a été interminable et terrifiante, qu'elles n'ont pas dormi et qu'elles sont physiquement, psychologiquement et relationnellement démolies.

#### L'émergence des problèmes de santé mentale

Avec le phénomène de la désinstitutionnalisation, *La rue des Femmes* reçoit de plus en plus de personnes atteintes de maladies mentales. Les dépressions sévères sont aussi plus présentes.

Ces problèmes peuvent prendre la forme de délires religieux ou de manifestations paranoïdes. Certaines femmes vivent en retrait, s'isolent ou s'installent dans un état d'inertie totale. Le nombre de crises augmente. Il y a des femmes qui parlent au mur, voient des démons et entendent des voix.

#### **Des services psychiatriques insuffisants et inadéquats**

Les comportements des institutions et départements psychiatriques à l'endroit des personnes itinérantes présentant un problème de santé mentale sont inacceptables.

La politique de désinstitutionnalisation est certainement une source d'augmentation et d'aggravation du phénomène de l'itinérance. Les ailes des institutions psychiatriques se vident. De plus en plus de personnes qui auraient besoin à vie de la protection de l'État sont mises à la rue sans suivi approprié.

Elles aboutissent trop souvent dans les organismes communautaires qui manquent de ressources pour faire face à des problèmes aussi complexes. Nous constatons un manque de soutien médical et hospitalier face aux problèmes psychiatriques.

Le soutien des équipes médicales à cet égard s'affaiblit sans cesse au point que nous le qualifions d'inexistant. Jusqu'en 2005, nous pouvions avoir recours aux services psychiatriques. L'urgence était en général la porte d'entrée. *La rue des Femmes* a d'ailleurs réussi à sortir certaines grandes itinérantes de la rue par une requête d'évaluation psychiatrique. Grâce à cette évaluation, certaines ont été prises en charge par l'État et placées dans des foyers d'accueil en santé mentale.

Aujourd'hui, nous ne pouvons que constater la difficulté, voire l'impossibilité, pour nos femmes dans le besoin de recevoir les services psychiatriques adéquats. Même avec une requête d'évaluation psychiatrique endossée par un juge, nous n'arrivons pas toujours à faire soigner les femmes. Souvent, la personne est évaluée sommairement et, quelques heures plus tard, elle reçoit son congé, au mieux avec une prescription ou un rendez-vous auquel elle ne donnera pas suite en raison de sa désorganisation. Bien vite, elle revient sonner à notre porte, son dernier recours.

### **Des exemples des difficultés face aux soins psychiatriques**

À trois reprises, nous découvrons des débuts d'incendie à la Maison Olga. Finalement, nous identifions celle qui allume ces feux. Elle est envoyée à l'hôpital avec l'aide d'une requête d'évaluation psychiatrique qui n'a pas été facile à obtenir. Trois jours plus tard, elle a déjà eu son congé médical.

Une de nos résidentes est trouvée couchée sous un de nos balcons. Elle est en délire. Envoyée à l'hôpital, elle a son congé quelques heures plus tard. Deux jours après, elle met le feu à son logement et s'enfuit. Les dégâts sont sérieux et la vie de 12 personnes a été mise en danger. Retrouvée par la police, elle est cette fois hospitalisée pour quelques mois.

Ce ne sont que deux exemples, mais il y a en plusieurs autres. Les services psychiatriques se désresponsabilisent de plus en plus au nom de la *responsabilisation* de la personne. Si elle ne vient pas à son rendez-vous, tant pis. On ferme les dossiers le plus vite possible et l'on s'en remet aux organismes communautaires pour gérer la suite avec très peu de moyens.

### La détérioration de la situation économique des femmes

Si l'augmentation du nombre de femmes en état d'itinérance découle en partie de la désinstitutionnalisation, elle est aussi associée à l'augmentation de la pauvreté. Et celle-ci affecte particulièrement les femmes.

En 2009, le salaire horaire moyen des femmes était de 13 % plus bas que celui gagné par les hommes. Pas moins de 63,4 % des personnes travaillant au salaire minimum étaient des femmes. Quand on sait qu'au salaire minimum, il faut travailler au moins 45 heures par semaine pour atteindre un revenu équivalent au seuil de faible revenu, on comprend que de nombreuses femmes n'arrivent pas à boucler leur budget<sup>3</sup>.

Quant aux prestataires de l'aide sociale, elles ne peuvent tout simplement pas vivre décemment. En 2011, la prestation de base pour une personne seule considérée apte au travail est de seulement 599 \$ par mois. Cela ne permet évidemment pas de couvrir les besoins essentiels et c'est même insuffisant dans bien des cas pour défrayer les seules dépenses de loyer et d'électricité.

La détérioration économique des femmes est due au manque de revenus décents, aux loyers trop chers, mais aussi, dernièrement, à la hausse du coût des denrées alimentaires de base (pain, lait, légumes, fruits, viande), de la hausse des frais de transport et de l'électricité.

De nouvelles femmes arrivent dans les ressources communautaires en demandant humblement à manger et à se vêtir. Elles ont souvent occupé des emplois et ont vécu en logement jusqu'à

---

<sup>3</sup> FRAPRU, Femmes, logement et pauvreté, 2010 (statistiques tirées de l'Institut de la statistique du Québec, données de 2009)

tout récemment. Plusieurs demandes d'hébergement nous proviennent de femmes qui nous disent devoir quitter leur logement car elles en sont évincées, faute d'avoir payé leur loyer.

C'est ainsi que plusieurs femmes viennent grossir le nombre de femmes en état d'itinérance, c'est-à-dire pas nécessairement à la rue mais dans une situation tellement précaire qu'elles doivent user de plusieurs stratagèmes pour pouvoir survivre : travail du sexe, hébergement par un compagnon de fortune et même souvent par un homme violent.

Ces femmes sont épuisées, déprimées, elles ont souvent développé des problèmes de santé mentale à la suite de trop de stress et de privations accumulées au cours des dernières années.

### La difficulté d'avoir un toit

Perdre son logement est souvent la porte d'entrée dans la rue. À l'inverse, accéder à un logement peut nous en sortir. Malgré les efforts des organismes qui réclament du logement social – entre autres le FRAPRU et ses 130 groupes membres – force est de constater qu'il manque encore beaucoup de logements sociaux pour répondre à la demande.

La Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL) estime que 260 700 ménages locataires québécois avaient des besoins impérieux de logement, au moment du recensement de 2006, parce qu'ils payaient une part trop importante de leur revenu pour se loger ou parce qu'ils habitaient un logement qui n'était pas de qualité ou de taille convenables. Ce chiffre n'a pu qu'augmenter avec la crise économique et les hausses de loyer des dernières années<sup>4</sup>.

### L'insalubrité de certains logements privés

Dans un contexte de rareté de logements comme nous le vivons depuis plusieurs années, les propriétaires craignent moins de voir leurs logements rester vacants. Certains se permettent même de les négliger puisqu'ils savent que ceux-ci trouveront tout de même preneur ou preneuse. Selon le FRAPRU<sup>5</sup>, plusieurs des femmes que l'organisme a rencontrées ont le sentiment d'être plus vulnérables que les hommes face aux situations de harcèlement ou d'abus de pouvoir. Elles hésitent à faire valoir leurs droits et à demander à leur propriétaire d'exécuter les travaux requis. La crainte de représailles demeure omniprésente, surtout pour les femmes âgées.

### Discrimination

Une étude sur la fréquentation des refuges de Montréal<sup>6</sup> situe la perte de son logement comme la principale raison évoquée par les femmes pour recourir à une ressource d'hébergement. C'est le cas de 42 % des itinérantes, contre 32 % chez les itinérants. L'itinérance de ces femmes est ici causée par le non-respect de leur droit au logement.

La pénurie de logement permet aux propriétaires de choisir leurs locataires. À cause de leur apparence marginale, de leur manque de référence, de leur histoire de vie ou le peu de revenus qu'elles reçoivent, des propriétaires refusent de louer des logements aux femmes en état d'itinérance. Pourtant elles en ont grand besoin pour sortir de la rue.

---

<sup>4</sup> FRAPRU, Sur la route du logement social. Février 2011

<sup>5</sup> FRAPRU, Femmes, logement et pauvreté, 2010

<sup>6</sup> FRAPRU, Femmes, logement et pauvreté, 2010

## Femmes immigrantes et réfugiées

Dans son mémoire présenté à la Commission parlementaire sur le phénomène de l'itinérance au Québec, la Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec écrivait :

«Les femmes appartenant à des minorités raciales et ethniques, récemment immigrées, sont surreprésentées dans les causes de violence conjugale entendues par les tribunaux à Montréal<sup>7</sup>. Certaines femmes immigrantes qui ont quitté le foyer pour fuir la violence conjugale courent le risque d'être ostracisées par leurs communautés et, ainsi, d'être à risque d'itinérance.»

Les femmes réfugiées nouvellement arrivées sont aussi plus vulnérables aussi bien à la violence conjugale qu'à l'itinérance. Ces femmes sont plus à risque de discrimination en matière de logement et sur le marché du travail, ou encore leur méconnaissance de la société d'accueil et de leurs droits engendrent du stress et font en sorte que les victimes éprouvent encore plus de difficulté à conserver un logement sur une base autonome. »

Nous ne pouvons que constater l'impact de ces faits. Les femmes immigrantes sont de plus en plus nombreuses à La rue des Femmes, elles représentent environ 25 % des participantes de notre centre de jour et de notre hébergement. Elles sont d'origines diverses : Chine, Corée, Japon, Russie, Liban, Congo, Cameroun, Guinée, Rwanda, Haïti, Cuba et même États-Unis.

Seules, sans famille ni entourage pour les aider à s'intégrer, elles sont laissées à elles-mêmes, sans ressources. Elles sont peu familières avec nos institutions et vivent dans une extrême pauvreté. Faute d'emploi, certaines recourent à la prostitution.

Confrontées à un choc culturel énorme, parfois judiciairisées à cause de la prostitution, elles présentent un degré d'anxiété sévère qui dégénèrent souvent en des problèmes de santé mentale. Elles sont difficiles d'approche et peuvent avoir une grande méfiance envers les autres. Elles ont vécu la guerre, la torture, l'oppression, la traite des personnes. Le défi d'intervention auprès de ces femmes pour un organisme communautaire comme le nôtre est encore plus grand en raison des barrières culturelles et linguistiques.

## Femmes autochtones et inuites

Un nombre non négligeable de femmes autochtones quittent leurs communautés, soit pour améliorer leurs conditions de vie, pour compléter des études ou pour travailler. Certaines fuient un conjoint violent. Des centaines ont disparues.

Compte tenu du manque de logements sociaux destinés aux Autochtones hors réserve, du racisme et de la discrimination, plusieurs femmes autochtones se retrouvent à la rue. Elles comptent pour la moitié de la population autochtone vivant une situation d'itinérance à Montréal, ce qui est un plus fort pourcentage que chez la population itinérante en général. La disponibilité

---

<sup>7</sup> Mémoire présenté en octobre 2008, référence tirée de Oxman-Martinez et coll. 2002



de lits d'urgence et d'autres services pour elles sont limités dans les grandes villes et sont pratiquement inexistantes dans les petites villes<sup>8</sup>.

Les femmes autochtones sont de plus en plus nombreuses à *La rue des Femmes*, et elles nous interpellent grandement. Elles fuient un milieu familial abusif et un environnement social destructeur. Elles ont souvent été brisées par une grande violence. Elles ne sont pas adaptées à la ville et elles ne se sentent pas parties prenantes de la société québécoise. Il est difficile de leur venir en aide. Tout comme les femmes immigrantes, les femmes autochtones ont une culture différente de la nôtre et **nous devons ajuster notre façon de les accueillir et d'intervenir.**

### Femmes âgées

L'itinérance n'échappe pas au phénomène du vieillissement de la population. Selon le CSSS Jeanne-Mance<sup>9</sup>, les personnes présentant des pertes cognitives importantes combinées à une situation d'isolement semblent de plus en plus nombreuses dans notre société. Cette situation en précipite plus d'une vers une très grande précarité. Plusieurs personnes, inconnues du réseau, se retrouvent en situation d'itinérance à la suite d'une perte de logement strictement causée par des pertes cognitives.

La rue des Femmes accueille des femmes âgées de 65 à 80 ans, seules, oubliées, malades et / ou délaissées par leur famille, qui ont de grandes difficultés à composer avec les nouvelles réalités modernes du type NIP bancaire. Certaines ont des problèmes de vision, de tremblements, de mémoire qui flanche et leur santé est précaire.

### Jeunes femmes

Les jeunes femmes sont aussi présentes dans la rue. Elles s'y retrouvent par besoin de survie, souvent pour sortir d'un carcan familial abusif. Plusieurs se retrouvent à la rue parce qu'elles sont rejetées par leur famille ou tout simplement parce qu'elles ont atteint la majorité (18 ans) et qu'elles ne peuvent plus bénéficier du soutien de la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ).

Même s'il existe plusieurs ressources qui s'adressent principalement aux jeunes de la rue — 18 à 30 ans — *La rue des Femmes* accueille de plus en plus de jeunes femmes. Nous estimons que plus que toutes autres, elles sont ou ont été des proies des gangs de rue et de la prostitution. Les stupéfiants deviennent le moyen de geler leur douleur. Par survie, une certaine désorganisation mentale peut s'installer surtout si elles sont laissées à elles mêmes.

Certaines se retrouvent enceintes. Elles ont elles-mêmes passé l'âge de la DPJ, mais on sait que celle-ci sera à nouveau interpellée pour protéger les enfants qu'elles vont mettre au monde dans des conditions trop difficiles. Ces jeunes femmes sont à risque grave de glisser dans l'itinérance chronique. Il est impératif de mettre tout en œuvre avant que cette situation ne devienne chronique et se reproduise avec leur descendance

---

<sup>8</sup> FRAPRU, Femmes, logement et pauvreté, 2010

<sup>9</sup> Mémoire sur le phénomène de l'itinérance, Octobre 2008

## Femmes et mères

Plusieurs femmes en état d'itinérance que nous côtoyons ont eu des enfants et en ont perdu la garde à cause de leurs problèmes multiples. Nous en rencontrons qui deviennent enceintes et ne pourront assumer la garde de leur enfant dès la naissance.

Celles qui ont connu la maternité et la perte de la garde de leurs enfants vivent un déchirement extrême. La perte de leur enfant ajoute au sentiment d'échec de leur vie. Leurs attentes de guérison accordent beaucoup d'importance à la reprise de contacts avec leurs enfants.

Pour les femmes, il y a aussi le risque de devenir enceintes alors qu'elles sont sans abri. Les moyens contraceptifs ne sont pas toujours à leur disposition. La prostitution est trop souvent un moyen de survie. L'arrivée d'une grossesse, désirée ou non, amplifie leurs problèmes et commande des services adaptés. À cause de leur situation, la perte de la garde à la naissance est une certitude si l'aide et le soutien ne sont pas là.

## Santé relationnelle : une approche innovante

Dans le domaine médical, on reconnaît facilement l'existence des problèmes de santé physique et ceux de santé mentale. L'expérience de *La rue des Femmes* nous apprend que la santé relationnelle est un volet important de la santé et qu'il existe aussi de véritables problèmes de santé relationnelle qu'on néglige de soigner pour ce qu'ils sont.

Quand on a été abusée, violentée et maltraitée tôt dans la vie, à plus forte raison par des personnes qui devraient veiller à notre bien-être, on développe des problèmes de fermeture à l'égard de ses émotions et dans ses relations avec les autres. Les moyens de geler ses émotions passent souvent par l'alcool, les drogues, les médicaments, le jeu pathologique, ce qui amplifie la désorganisation. Les relations affectives avec les autres sont compromises. La personne s'isole.

C'est ce que nous appelons les problèmes de santé relationnelle que nous observons régulièrement chez les femmes en état d'itinérance. La médecine a appris à guérir une fracture à une jambe; on comprend qu'elle empêche de marcher. La fracture relationnelle existe aussi et elle empêche de «relationner» (d'être en relation). Jusqu'ici, les centres médicaux et hospitaliers ont tendance à y voir un problème de santé mentale à juguler par des médicaments.

On devrait reconnaître que les problèmes de santé relationnelle existent et que la meilleure façon de les guérir est une démarche d'accompagnement où la personne malade trouve de l'amour, du respect et de la revalorisation. L'itinérance ce n'est pas d'abord un problème de pauvreté, de toxicomanie et de délinquance, c'est un problème de souffrance profonde qu'il faut soigner. La reconnaissance de la santé relationnelle est un grand pas en avant pour lutter contre l'itinérance.

Dans ce contexte, le travail des intervenantes est primordial, mais très exigeant. Être à l'écoute d'une femme qui, blessée et en détresse, vous crie des noms exige beaucoup d'abnégation. Il faut alors puiser dans son humanisme et ses valeurs profondes.

## Sortir de l'itinérance

Dans notre vision, le retour à l'autonomie avec une adresse fixe et un emploi pour vivre décemment, pour toutes les personnes en état d'itinérance serait un objectif ultime, long à atteindre. Mais cela s'avère souvent utopique et non réaliste.

Pour *La rue des Femmes*, il y a un ensemble de résultats intermédiaires possibles qui sont satisfaisants, et qui procèdent de la guérison du lien à soi, à l'autre et à la communauté.

- Offrir une adresse fixe, c'est sortir la personne des dangers de la rue, lui redonner une dignité et lui faciliter l'accès à ses droits sociaux.
- Redonner une stabilité qui favorise une présence normale dans l'espace public, c'est améliorer le sentiment de sécurité des citoyens, mais aussi celui des femmes qui retrouvent leur fierté.
- Permettre une démarche de reconstruction de soi et un suivi, c'est réduire le recours aux urgences et aux services de santé causé par les dangers de la rue, le manque d'hygiène, les surdoses, la prostitution, les crises de stress, la surmédication ou le manque de médicaments, le recours au jeu pathologique.
- Réduire les interventions policières, la judiciarisation et les incarcérations liées à l'itinérance, c'est désengorger le système de justice tout en permettant aux femmes de sortir du cycle infernal *rue, prison, rue* qui les détruit encore un peu plus chaque fois.

Pour *La rue des Femmes*, le succès ne se mesure pas nécessairement par le nombre de femmes qui se retrouvent en logement. Il se traduit aussi en nombre de femmes qui ont retrouvé leur dignité, leur créativité et leurs capacités de vivre avec elles-mêmes et avec les autres.

C'est le cas d'Irène, une femme de cinquante ans, atteinte de schizophrénie paranoïde, qui est arrivée chez-nous dans un état de fatigue extrême, exténuée d'être dehors toute la journée depuis plusieurs mois. Après une longue période de repos, du soutien et un accompagnement continu, elle habite aujourd'hui un logement à proximité de *La rue des Femmes* et continue à fréquenter le centre de jour.

C'est le cas d'Alice, qui était sans logement depuis quatre ans quand elle est venue frapper à notre porte. Issue d'un milieu familial dysfonctionnel, avec abus physique et violence psychologique, elle a vécu avec un conjoint violent avant de sombrer dans une dépression sévère. Après un an d'encadrement, cette jeune mère est retournée en logement, est devenue stagiaire dans le cadre d'un projet universitaire et a repris contact avec sa famille.

C'est le cas de Julie, toxicomane et prostituée, diagnostiquée de trouble de personnalité limite, qui vivait à la rue depuis l'âge de quatorze ans, marquée par un lourd passé (négligence à la naissance, violence physique et sexuelle, abandon et placement en centre d'accueil). Après deux ans de stabilité à *La rue des Femmes*, elle a cessé toute consommation et elle a maintenant une meilleure estime d'elle-même.

C'est le cas d'Agathe qui s'est présentée chez-nous souffrant de psychose paranoïde. Elle était sans domicile fixe depuis deux ans. Peu à peu, ses crises qui se caractérisent par des accès de

rage, des cris et des lancements d'objets sur les murs ont diminué. Elle a accepté de rencontrer un psychiatre et a consenti à prendre une médication.

#### Des mesures sociales

Plusieurs facteurs font en sorte que l'on retrouve de plus en plus de femmes à la rue ou dans une situation extrêmement précaire. Mais plus de logements sociaux, des emplois adaptés, des investissements pour la santé relationnelle et mentale et une augmentation des barèmes de l'aide sociale seraient, entre autres, des mesures pour contrer l'état d'itinérance et la prévenir.

On ne peut se contenter de trouver un toit aux femmes en difficulté. Les femmes qui se sortent de l'itinérance restent fragiles et vulnérables. Le risque de rechute demeure élevé. Une santé relationnelle détruite prend du temps à se refaire et demeure malgré tout fragile.

Même autonomes et en logement, la plupart des femmes qui ont vécu l'itinérance ont besoin d'un suivi et d'un soutien. Elles ont besoin de relations humaines. Pourrions-nous vivre sans notre famille, nos ami-e-s, nos collègues de travail? Les chances de succès à cet égard sont plus grandes si les personnes et les organismes qui les ont accompagnées dans leur démarche de reconstruction assurent ce suivi.

À court terme, il faut donc soutenir financièrement les maisons d'hébergement. Elles sont primordiales pour sécuriser les femmes par rapport à leurs besoins de survie et les soutenir dans leur processus de guérison et de reprise de pouvoir sur leur vie.

Ensuite, les femmes doivent avoir accès à un logement supervisé de transition. C'est souvent une étape incontournable dans le processus de retour à l'autonomie. Certaines femmes ont besoin de cette transition afin de renforcer leur habileté à vivre seules en logement.

Assurer des services de suivi et d'accompagnement dans la communauté aussi bien pendant leur démarche de reconstruction que lorsqu'elles sont en logement est un bon moyen pour que les femmes recouvrent leur pleine autonomie et ne retournent pas à la rue. Des foyers d'hébergement permanent de groupe supervisés 24 heures sur 24 avec soutien et suivi de médication sont aussi nécessaires. Car il est impératif de reconnaître qu'un certain nombre de femmes ne pourront jamais intégrer un logement ordinaire ou même supervisé. Des blessures relationnelles non reconnues et non soignées pendant trop longtemps peuvent laisser des handicaps relationnels permanents. Cependant, de tels foyers n'existent pas et nous devons les créer.

## Conclusion

Outre ses interventions d'aide directe aux femmes, *La rue des Femmes* se préoccupe de sensibiliser la collectivité, les intervenants sociaux et les décideurs à la situation et aux besoins particuliers des femmes itinérantes et en grande difficulté. Nous ne renions pas la réalité et les besoins des hommes itinérants, mais nous croyons qu'il y a une différence entre l'itinérance féminine et masculine. Il est donc important pour nous d'aborder différemment les solutions à ce problème social.

Nous laissons le mot de la fin à Shulamit Lechtman, qui a été responsable de la formation des intervenantes à *La rue des Femmes* et qui est aujourd'hui décédée.

*«L'itinérance n'est pas le fait d'une seule personne; il ne s'agit pas d'un problème individuel, mais social. De la même manière, sa solution ne réside pas dans un seul individu ou un seul refuge. L'itinérance est un problème qui nous touche tous et toutes: ceux qui déambulent dans la rue en ressentant tristesse et malaise à la vue d'un sans-abri, ceux qui sont forcés d'y vivre et ceux qui travaillent à transformer la situation. Toutes et tous nous avons un rôle dans la recherche d'une solution. En tant que refuge voué à l'accueil des femmes itinérantes, nous nous trouvons au centre d'une spirale d'énergie dont les ondes se propagent dans toute la société, et qui nous relie directement ou indirectement à ces femmes qui luttent pour y regagner la place qui leur revient.»*